

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

— La crypte est pleine de Dundarups et de bush-rangers ; aga ! aga ! vite, ou vous êtes perdus.

Laurent et Gilping, réveillés par l'arrivée du Nagarnook, étaient déjà sur pied.

— Aga ! aga ! répétait le Nagarnook, qui prêtait l'oreille à l'ouverture d'une des excavations, les voici qui viennent.

Par deux fois, le Canadien avait secoué le bras d'Olivier ; le jeune homme endormi, mort de fatigue, ne se réveillait pas.

— Aga ! aga ! exclamait Willigo à voix basse ; dans deux minutes il ne sera plus temps.

Le géant canadien n'hésita pas ; il enleva dans ses bras le jeune comte comme un enfant, pendant que Laurent et Gilping se chargeaient des armes et des munitions.

— Eteignez le fanal et donnez-vous tous la main, fit une dernière fois le chef australien.

— Impossible, avec mon fardeau, répondit Dick. Ah ! l'échelle de corde !

Ce seul mot fit comprendre sa pensée.

L'échelle fut déployée et passée sous le bras de chacun ; Willigo en saisit l'extrémité supérieure, et le fanal fut éteint.

— Suivez-moi doucement ; l'important est moins d'aller vite que de ne pas faire de bruit, fit le chef sur une modulation si basse que c'est à peine s'il fut entendu.

Et il se mit en marche, suivi par la petite troupe, dont chaque membre suivait le mouvement d'impulsion imprimé par l'échelle de corde.

L'émotion était au comble ; nos fugitifs s'attendaient à chaque instant à voir les bush-rangers et les Dundarups faire irruption en masse dans la partie du souterrain que l'on suivait. Mais il n'en fut rien, heureusement. Ces gens-là, le plan arrêté une fois manqué, n'étaient pas hommes à se jeter à la poursuite de leurs adversaires au milieu d'excavations dont les passes leur étaient inconnues.

Malgré l'obscurité, Willigo se dirigeait avec une sûreté admirable au milieu de cet inextricable dédale dont il avait la clef. Il marchait en rasant les parois, comptant les fissures qu'il rencontrait, n'hésitant jamais dans le choix de celle qu'il devait prendre, ainsi qu'on voit certains aveugles se diriger seuls au milieu des rues d'une cité.

Au bout d'une demi-heure de marche, le chef nagarnook s'arrêta.

— Vous pouvez rallumer votre fanal, dit-il ; je défie bien qui que ce soit de venir nous trouver ici.

Laurent se hâta de profiter de la permission de Willigo, et la pâle lumière du falot éclaira de nouveau les capricieux méandres des excavations.

Dick avait doucement déposé sur une roche son précieux fardeau.

— Où sommes-nous ? que s'est-il passé ? fit Olivier, en ouvrant les yeux.

— Nous sommes sauvés, monsieur le comte, sauvés par notre ami Willigo.

— Comment suis-je venu ici ?

— Vous dormiez profondément et....

— Achevez, mon cher Dick.

— Nous vous avons porté.

— Oh ! vous me traitez comme une femmelette, répondit en rougissant le jeune homme.

Et il essaya de se lever ; mais ses pieds endoloris, gonflés encore par le repos, refusèrent de le porter.

— Allons, je ne suis bon à rien, fit-il en souriant tristement. Merci, Dick. Comment pourrais-je jamais m'acquitter envers vous ?

— Je suis déjà récompensé par le bonheur que j'éprouve d'avoir pu vous être utile.

— Noble cœur.

Et, en prononçant ces paroles, il pressait fiévreusement les mains du Canadien qui, sous cette amicale étreinte, pleurait comme un enfant.

La certitude d'être sauvés augmentait encore l'émotion générale. Laurent, qui ne pouvait articuler une parole, ne faisait que lever les yeux au ciel et regarder son maître, et Gilping se mouchait avec des bruits de trompette pour dissimuler dans son foulard la grimace singulière qu'un attendrissement inusité imprimait à tous ses traits.

Ce moment d'expansion était inévitable après les longues heures d'attente et d'espérances sans cesse détruite pendant lesquelles chacun avait fait vingt fois le sacrifice de sa vie ; la joie, affluant tout à coup au cœur des fugitifs, avait besoin de se répandre au dehors pour ne point les étouffer. Les grandes émotions tuent aussi bien dans la joie que dans la douleur.

Willigo considérait cette scène avec une impassible gravité. Dans son orgueil de guerrier, il la regardait comme une marque de faiblesse tout au plus excusable chez des femmes, et il n'était pas peu étonné — car il était incapable des sentiments qui le faisaient agir — de voir son frère blanc, le terrible Tidana, y prendre part.

Au bout de quelques instants, chacun avait peu à peu repris possession de lui-même.

— Et toi, mon brave Willigo, nous allons oublier de te remercier, fit alors le Canadien.

Le sauvage laissa échapper un geste superbe d'indifférence. Puis, montrant Olivier :

— Le jeune Mennah ! fit-il dans son langage imagé, est encore incapable de marcher ; je vais chercher les animaux et on pourra l'asseoir sur l'un d'eux. Attendez-moi ici, je reviens à l'instant.

— Oh ! pauvre Pacific, soupira Gilping, il ne lui est rien arrivé de fâcheux, je suppose.

— Tu connais donc le lieu où nous les avons laissés ? demanda Dick.

Le Nagarnook sourit dédaigneusement.

— J'ai relevé votre piste partout où vous avez passé, répondit-il.

— Mon frère est un chef habile, nous l'attendions patiemment ici ; veux-tu qu'un de nous t'accompagne avec un fanal ?

— Willigo a assez de ses yeux, il n'a pas besoin de la lumière des blancs.

Ces paroles étaient à peine prononcées que le chef nagarnook disparaissait dans l'obscurité du conduit souterrain.

Grâce à son instinct merveilleux de toutes choses, Willigo avait à peine rompu le cercle d'investissement des Dundarups qu'il avait immédiatement compris que son absence allait livrer sans défense son frère Tidana à la haine des bush-rangers et des indigènes armés en guerre contre les Nagarnooks ; il pouvait arriver, en effet, qu'avant d'avoir eu le temps de regagner les terres de sa tribu et de revenir avec des forces suffisantes, Dick et la petite troupe ne tombassent dans un guet-apens. La chose était d'autant plus probable que les Dundarups venaient de prouver à Willigo qu'ils connaissaient la situation du kra-fenoua.

Cette particularité que le chef nagarnook ignorait auparavant le fit revenir sur ses intentions ; il rejoignit à la hâte Koanook et, après lui avoir donné l'ordre de lui amener à marche forcée un corps de trois ou quatre cents guerriers, il se rejeta dans la broussaille et, rampant dans les hautes herbes, il se mit à surveiller les mouvements des Dundarups ; la nuit venue, il se glissa près du campement des bush-rangers et assista, sans qu'on doutât de sa présence, au conseil tenu par ces derniers et les chefs indigènes et connu alors le plan formé par ces derniers contre ses amis.

Il apprit aussi, par les rapports du Dundarup qui connaissait les principales ramifications des excavations faisant suite au kra-fenoua et que, pour ce fait, on avait envoyé sur la piste de la petite troupe, que cette dernière, se trompant dans le choix du chemin à suivre, s'était égarée au centre même des excavations. Et cet événement ayant suggéré au chef des bush-rangers l'idée de faire sauter les principaux tunnels pour fermer aux fugitifs tout retour, le chef nagarnook, sans écouter davantage, s'était immédiatement jeté dans le kra-fenoua pour aller au secours de Tidana et de ses amis. Mais ces derniers avaient parcouru de telles distances dans l'interminable réseau souterrain qu'il avait erré pendant près de vingt-quatre heures avant de les retrouver, s'étant, lui-même, ce que dans son orgueil de sauvage, il n'eût jamais voulu avouer, égaré plusieurs fois.

En entendant le bruit des explosions, il était revenu en toute hâte près de la crypte par le conduit resté libre et, était arrivé juste à temps pour assister, dans l'ombre, au dernier conciliabule, dans lequel les bush-rangers s'étaient décidés à pénétrer dans les excavations pour en finir avec leurs adversaires en les fusillant à bout portant pendant leur sommeil. Il était alors reparti en toute hâte dans la direction que Will-Mennah, l'espion dundarup, avait indiqué, et cette fois, comme on l'a vu, était arrivé à temps pour sauver son ami et ses compagnons.

Le lieu où il les avait mis en sûreté n'était pas très éloigné du point où stationnaient les animaux et, moins d'un quart d'heure après son départ, il ramenait le mulet et Pacific par la bride.

— Maintenant, dit-il à Dick, il faut partir : car une partie des Dundarups gardent la campagne ; les autres ne resteront pas longtemps dans les excavations en voyant que leur proie leur a encore échappé, et il faut que nous soyons sortis du kra-fenoua avant le retour du jour.

Olivier fut convenablement installé sur le dos du mulet et l'on se mit en route sur-le-champ, Willigo tenant la tête de la petite caravane.

Une heure ne s'était pas écoulée que les fugitifs commencèrent à sentir un air plus frais qui venait fouetter plus agréablement le visage, et ils comprirent que la délivrance n'était pas loin.

En effet, ils arrivaient, quelques instants après, au bas d'une montée assez rapide, au sommet de laquelle le chef nagarnook s'arrêta tout à coup en leur disant cette seule parole :

— Regardez.

Chacun leva immédiatement la tête et aperçut, avec un ravissement impossible à décrire, à travers une échancrure du terrain élevé de trois ou quatre mètres seulement au-dessus d'eux, la voûte bleue sombre du firmament tout étincelant du feu des étoiles.